

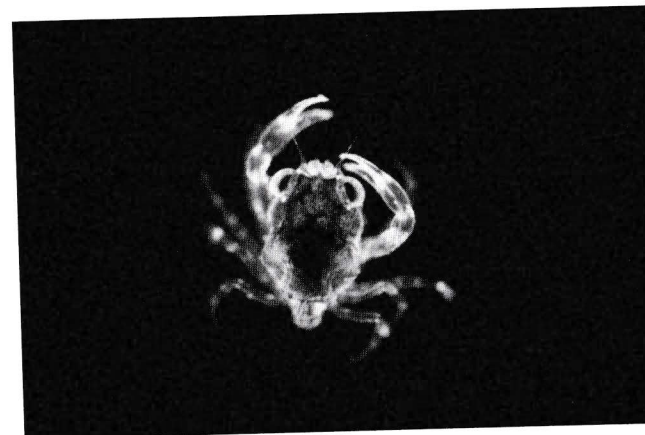
FILMS

des patients, à soutenir leur envie, pour les ranimer, pour les écarter tant que faire se peut de ce gouffre. Cette approche du soin à l'inverse des protocoles n'a rien d'une science exacte. On tente ici de faire avec ce qui ne colle pas, avec la boiterie, sans forcément chercher à la rééduquer ou à l'appareiller. Cette tentative d'aider les patients à faire avec et à en souffrir le moins possible va de pair avec l'acceptation d'une certaine impuissance et d'une nécessaire humilité face à la folie. Philibert ne nous épargne pas ces douleurs de vivre qui ne passent pas, ou les principes de soin qui trouvent leurs limites et met même en lumière certaines frilosités reconnues par les soignants. Le film comme le lieu sont en mouvement, en discussion, en remise en question.

Par son montage en mosaïque, émancipé d'une narration, il juxtapose ces situations quelquefois absurdes à des réunions, propices à dire l'essentiel sur un ton badin et à parfois nous faire toucher de petits moments de grâce. Est-ce le fruit de la complicité avec Linda de Zitter, elle-même soignante sur l'Adamant, là encore, le geste de Philibert entre en résonance avec celui qui se pratique ici, la marque d'une confiance: la confiance qu'il naîtra quelque chose de ce plan, de cette rencontre, de cet échange. Il fait le vœu, il fait la supposition, qu'en cette personne qui lui fait face, au-delà des maux, au milieu de ses symptômes, au cœur de cet être enfermé en lui-même, subsiste un sujet. Et c'est dans l'accueil de sa prise de parole, aussi timide et fragile soit-elle que se tient le soin. Et quand la parole du fou émerge, et quand nous acceptons de ne pas nous en protéger, elle ne peut que résonner: à la foi fondamentalement autre et étrangement familière.

Cette intimité avec les abymes lui donne une lucidité, une clarté de propos qui, si on veut bien s'y arrêter, nous concerne tous. Leurs problèmes nous apparaissent alors comme l'hypertrophie d'une question universelle, la question du rapport à l'autre.

Alexandre Nazarian



Une si longue marche

Belgique

Réalisation : Dominique Loreau

Production : Cobra Films, Fédération Wallonie-Bruxelles-FWB, CZAR Film, 2022

Distribution : On Move Productions

62 min

COMME NAGUÈRE JORIS IVENS avec son *Histoire de vent*, Dominique Loreau rêve de Chine. Cette fois-ci, la longue marche est poussée par un nouveau vent de l'Histoire, qui souffle d'Est en Ouest, jusqu'à la Belgique.

L'histoire est celle d'une espèce exotique, invasive et opportuniste, qui colonise tous les rivages européens jusqu'à la Méditerranée. Introduit en Europe accidentellement, *Eriocheir sinensis* (Milne-Edwards, 1853) naît désormais aussi en mer du Nord, remonte obstinément les cours d'eau des Flandres au printemps pour se développer, avant de redescendre en mer à l'automne pour s'y reproduire et y mourir.

Depuis *Au gré du temps* (2006), Dominique Loreau filme le rapport de l'homme à la nature avec une exquise délicatesse. Avec *Dans le regard d'une bête* (2011), elle croissait le regard des hommes portés sur les animaux et réci-

proquement. Loin de l'éthologie, le regard qu'elle porte sur le crabe chinois à mitaines relève plutôt d'une élégante zoopoétique des formes.

Fascinée par la marche du crabe sur tous les terrains, naturels ou urbains, Dominique Loreau filme sa migration saisonnière sous tous les angles et avec un plaisir communicatif. Loin de Shanghai, rien ne semble arrêter cet animal cuirassé. Sa marche de décapode lui permet de se jouer des obstacles, sans rien perdre des yeux. Son regard insondable semble épier les humains furtivement pour assurer sa survie. L'effraction d'un crustacé marin dans les paisibles rivières de l'Europe tempérée est le signe insolite et manifeste d'un dérèglement. Derrière la sérénité de paysages archétypaux que compose avec amour Dominique Loreau, le crabe semble littéralement habiter les profondeurs de nos fleuves même quand il demeure invisible.

Qu'elle soit placée au fil de l'onde pour de somptueux travellings ou positionnée sous l'eau au plus près du crustacé, sa caméra donne à deviner ou au contraire à observer méticuleusement la vie du décapode. Puisant dans l'extraordinaire biodiversité des formes, le spectacle est luxuriant, renouvelant à l'envi notre avide perception du monde macroscopique. Si les fables d'aquarium à la Jean Painlevé ne sont parfois pas très loin, Dominique Loreau nous dispense de tout commentaire didactique. La magnificence des images de son laboratoire est un bestiaire d'essence poétique, une collection de petites énigmes savoureuses offertes au spectateur curieux de toutes les formes du réel.

Migrant transplanté par la faute des hommes, l'intrus chinois s'impose par sa capacité d'adaptation. Ironie du sort, l'animal est gorgé de métaux lourds ce qui le rend a priori impropre à la consommation. La description du phénomène par la télévision publique belge évoque immanquablement le discours sur les « vagues migratoires », avec son lexique dominé par la peur, l'invasion, l'insécurité et le sentiment collant que rien ne peut les arrêter...

Cette analogie, Dominique Loreau la déjoue malicieusement par le regard de deux jeunes sœurs. Les deux jeunes filles se penchent avec curiosité sur cette étrange créature à dix pattes. Pourquoi s'immisce-t-elle partout, de la chambre jusque dans le ciel, profanant de jour comme de nuit les espaces les plus intimes sous le regard impavide du Christ et de la Sainte Vierge ? Les drôles de questions qu'elles se posent inscrivent de nouveaux jalons dans notre perception, bien au-delà des apparences. Que font-ils dans nos maisons ? Sont-ils animés par une forme d'intelligence collective ? Menacent-ils la centrale nucléaire de Doel ? Avec quels yeux nous regardent-ils ? Qu'est-ce que la nébuleuse du crabe ?

L'écriture de Dominique Loreau tisse ainsi un riche réseau d'analogies et d'échos entre le sensible et l'imaginaire, élevant au passage le crabe au rang de personnage de cinéma. On pense au fléau de la peste annoncé par Nosferatu dont l'ombre inquiétante s'étend sur l'Europe toute entière. Mais c'est finalement aux Chinois que revient le privilège de styliser par la calligraphie le rapport des hommes au décapode, le rapport à sa chair dont ils sont apparemment les seuls à savourer les plaisirs en Europe. La scène du dîner permet paradoxalement de renouer avec la symbolique de l'animal sur le terrain de l'amitié et de la prospérité, en célébrant la pleine lune et la mélancolie du pays natal. Une autre manière de regarder et de disséquer l'animal pour l'incorporer. Symbole de la lune et de la régénération, le crabe incarne paradoxalement l'impermanence, un concept central de la pensée bouddhique.

Le film de Dominique Loreau insiste finalement sur le caractère cyclique de l'impermanence du monde. Dès lors, le crabe est moins un fléau ou un accident de mondialisation, que le symbole d'un monde dans lequel le destin de toutes espèces est intimement lié, une planète obstinément une et indivisible.

Julien Farenc